

La maternelle...

J'ai longtemps enseigné en maternelle.

On y trouve plus d'équipes, les écoles sont plus petites (surtout dans notre département, qui affectionne particulièrement les ensembles scolaires soviético-volumineux), et puis la vie y est spontanément plus présente. Ce que j'y ai appris m'a énormément servi en élémentaire, jusqu'à me conduire au mouvement Freinet.

Les élèves qui m'ont le plus aidée à devenir enseignante sont ceux qui ont résisté avec énergie aux dispositifs que j'essayais de mettre en place. J'ai dû apprendre à les écouter, à me regarder faire, à réfléchir. Parce que cela ne marchait pas, j'ai dû écrire pour y voir plus clair. Parfois, je suis sortie de l'école épuisée, perdue, parce que je ne trouvais pas mon chemin. Ce qui est formidable, avec les enfants les plus jeunes, c'est que le retour est immédiat et très franc. Les élèves quittaient mon atelier sans autre forme de procès, et retournaient jouer dans un autre coin de la classe à des activités autrement plus enrichissantes que ce que je proposais. D'autres restaient avec moi, mais sans accepter de faire ce que je demandais... Pas à pas, j'ai appris à me détendre, à observer, à saisir l'événement qui arrive, à parler vrai et j'ai abandonné les progressions collectives. Comme la maternelle est plus accueillante aux « handicapés moteurs », aux « non-francophones », aux « surdoués », aux « hyperactifs », aux « trisomiques » j'ai appris à permettre à tous les élèves de trouver leur place dans un groupe (en tout cas, j'ai appris à essayer, car je suis très loin d'avoir réussi à chaque fois). J'en viens même à me dire que c'est une excellente école pour devenir un enseignant « Freinet ». Je mets des guillemets partout, parce que j'y ai appris aussi à avoir horreur des étiquettes.

Vue de l'extérieur, tout le monde pense que la maternelle est tendre. Loin de là ! C'est sans doute l'école la plus violente du système.

Enfants arrachés à leurs parents, doudous interdits, activités obligatoires de sommeil et de pipi,

bagarres et morsures dans la cour de récré, fessées données par les adultes, le pire y est aussi présent. Mais j'ai aussi appris à résister au pire les années où je me suis retrouvée remplaçante.

Aujourd'hui, je n'ai plus de classe et je pense avec nostalgie à l'époque où j'avais « mes élèves » à ces années de maternelle, et ces élèves remontent dans ma mémoire.

Je profite de cette page dans le *Nouvel Éducateur* pour remercier Maha, Benoit, Hiromi, Belaxaiyala, et quelques autres que j'aurais mis en exergue de mes mémoires d'institut si je les avais écrites. Ces enfants là, qui ont été les élèves de la première classe dont je me suis occupée et dont je garde la photo avec tendresse, ne me rendent pas nostalgique d'une époque bénie où ma brave dame, les jeunes étaient mieux qu'aujourd'hui. Loin de là ! Non, mais en remettant en cause avec vigueur, avec malice, avec insistance et sans se lasser ce que je croyais savoir du métier d'enseignant, directement et dès les premiers jours de classe, ils m'ont permis de réfléchir, de tâtonner et d'avancer dans ma recherche personnelle.

Et depuis, il me semble que je n'ai pas cessé, ce qui m'apporte beaucoup et rend mon travail passionnant.

Véronique Decker

